

Port Acadie

Revue interdisciplinaire en études acadiennes
An Interdisciplinary Review in Acadian Studies



François Cadic : le folklore, entre tentation scientifique et moyen d'apostolat

Fañch Postic

Numéro 24-25-26, automne 2013, printemps-automne 2014

L'Apport des prêtres et des religieux au patrimoine des minorités :
parcours comparés Bretagne/Canada français

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1019132ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1019132ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université Sainte-Anne

ISSN

1498-7651 (imprimé)

1916-7334 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Postic, F. (2013). François Cadic : le folklore, entre tentation scientifique et moyen d'apostolat. *Port Acadie*, (24-25-26), 180–191.
<https://doi.org/10.7202/1019132ar>

Résumé de l'article

Né dans une famille enracinée dans le pays de Vannes, attachée à l'histoire, à la langue et à la religion, François Cadic poursuit des études supérieures à Paris avant de créer, à la fin des années 1890, l'oeuvre de la Paroisse bretonne de Paris pour venir en aide à ses compatriotes qui, de plus en plus nombreux, émigrent vers la capitale. Ayant baigné au cours de son enfance dans une culture populaire orale et bretonnante, il s'attache très tôt à en recueillir les témoignages. Une solide formation universitaire et une bonne connaissance des collectes et des collecteurs bretons l'incitent à s'engager dans la voie d'un mouvement folkloriste alors florissant, comme en témoigne sa collaboration à la revue *Mélusine* en 1894. Mais aussitôt il se démarque d'une approche qu'il juge trop savante et trop élitiste d'une culture populaire qu'il est, selon lui, essentiel de sauvegarder pour la maintenir vivante : conserver une conscience bretonne chez les Bretons de Paris, c'est, bien entendu, un moyen d'éviter un trop grand déracinement... et un abandon de la foi chrétienne. Chants et contes sont donc d'abord des moyens d'apostolat et la méthode de leur collecte et de leur édition ne relève pas d'une visée scientifique : elle n'est pas sans poser de problème, à l'exemple des contes et légendes confiés à François Cadic par soeur Marie-Louise de la Conception, de la congrégation des Filles de Jésus, qui en faisait un sujet de rédaction pour ses élèves... La part d'écriture et de réécriture est donc importante dans les publications de François Cadic, mais, paradoxalement, elle peut expliquer le succès qu'elles rencontrent encore aujourd'hui.

planche de salut à l'heure où le salut supposait qu'on le cherchât et dans la société et dans l'institution ecclésiastique qui était supposée la guider.

une efficacité continuée dans le présent, et à l'Église romaine le privilège d'une vertu organisatrice éternelle », *Le Temps des prophètes. Doctrines de l'âge romantique, op. cit.*, p. 620.



Fañch Postic

François Cadic : le folklore, entre tentation scientifique et moyen d'apostolat

Fañch Postic
CRBC, Université de Bretagne
Occidentale

Résumé

Né dans une famille enracinée dans le pays de Vannes, attachée à l'histoire, à la langue et à la religion, François Cadic poursuit des études supérieures à Paris avant de créer, à la fin des années 1890, l'œuvre de la Paroisse bretonne de Paris pour venir en aide à ses compatriotes qui, de plus en plus nombreux, émigrent vers la capitale. Ayant baigné au cours de son enfance dans une culture populaire orale et bretonnante, il s'attache très tôt à en recueillir les témoignages. Une solide formation universitaire et une bonne connaissance des collectes et des collecteurs bretons l'incitent à s'engager dans la voie d'un mouvement folkloriste alors florissant, comme en témoigne sa collaboration à la revue *Mélusine* en 1894. Mais aussitôt il se démarque d'une approche qu'il juge trop savante et trop élitiste d'une culture populaire qu'il est, selon lui, essentiel de sauvegarder pour la maintenir vivante : conserver une conscience bretonne chez les Bretons de Paris, c'est, bien entendu, un moyen d'éviter un trop grand déracinement... et un abandon de la foi chrétienne. Chants et contes sont donc d'abord des moyens d'apostolat et la méthode de leur collecte et de leur édition ne relève pas d'une visée scientifique : elle n'est pas sans poser de problème, à l'exemple des contes et légendes confiés à François Cadic par sœur Marie-Louise de la Conception, de la congrégation des Filles de Jésus, qui en faisait un sujet de rédaction pour ses élèves... La part d'écriture et de réécriture est donc importante dans les publications de François Cadic, mais, paradoxalement, elle peut expliquer le succès qu'elles rencontrent encore aujourd'hui.

On ne peut comprendre les collectes réalisées par l'abbé François Cadic, sans rappeler le contexte dans lequel elles se sont effectuées. C'est pourquoi je me propose d'évoquer rapidement la vie et l'œuvre sociale de ce prêtre quelque peu atypique¹ avant de porter un regard critique sur ses collectes de chants et de contes.

1. Pour une biographie détaillée de l'abbé François Cadic, voir l'introduction au premier volume de la collection *Les Œuvres de François Cadic* paru en 1997 et coédité par les éditions Terre de Brume et les Presses universitaires de Rennes : « La vie et l'œuvre de l'abbé François Cadic (1864-1929) » p. 17-120. Il faut également signaler la notice biographique que l'abbé Jean Le Moing consacra à son oncle, dont il fut aussi l'un des collaborateurs, dans la brochure *L'Abbé François Cadic, directeur de la « Paroisse Bretonne de Paris »*, Vannes, Mahéo, 1930. Pour apprécier les différentes facettes du personnage, on se reportera à *François Cadic (1864-1929). Un collecteur vannetais « recteur des Bretons de Paris »* (actes du colloque organisé en avril 2010 à Pontivy par CRBC, les Archives départementales du Morbihan et l'association Dastum), BREST, CRBC, mars 2012.

Une solide formation

Né en 1864 à Noyal-Pontivy dans la partie bretonnante du département du Morbihan, François Cadic est le onzième et dernier enfant d'une famille de cultivateurs qui, installée là depuis de nombreuses générations, appartient à une certaine élite locale : plusieurs maires sont issus de ses rangs et elle a fourni nombre de prêtres et de religieuses. Elle a également été mêlée de près aux événements révolutionnaires dont le souvenir est encore bien présent dans les mémoires. Cette enfance enracinée dans une famille attachée à sa terre, à sa langue, à son histoire, à ses traditions... et à la religion ne sera évidemment pas sans conséquence sur les choix futurs de François Cadic.

En 1880, il n'est donc pas surprenant de le voir entrer au petit séminaire de Sainte-Anne d'Auray. Ce passage aura une grande influence sur le jeune homme. Parmi ses condisciples ou ses professeurs, il y rencontrera nombre de ceux qui joueront un rôle dans la mise en valeur d'une langue et d'une culture vannetaises alors bien oubliées et même quelque peu méprisées : au nombre de ses professeurs figurent les abbés Buléon, Guillevic, Le Goff... qui sont également des prêtres collecteurs. Petit séminaire, puis grand séminaire de Vannes, François Cadic est ordonné prêtre en 1889.

Il poursuit alors des études supérieures à l'Institut catholique de Paris où, en 1891, il obtient une licence de lettres (histoire). Puis, de 1891 à 1894, il est élève-titulaire à l'École pratique des hautes études où il suit notamment l'enseignement d'Henri Gaidoz sur la grammaire irlandaise et les anciens textes gallois et irlandais. Si l'on en croit son neveu, l'abbé Jean Le Moing (1883-1964), qui fut aussi son principal collaborateur en matière de collecte, François Cadic aurait par ailleurs passé le concours de l'agrégation, mais, après un premier échec, aurait renoncé à s'y présenter à nouveau devant le refus signifié par la hiérarchie religieuse d'être un jour affecté dans un établissement de l'État et, notamment, d'occuper une chaire dans une faculté. Il enseigne l'histoire dans un collège de jésuites à Paris avant de suppléer, à la rentrée de 1897, le titulaire de la chaire d'histoire de l'Institut catholique, le chanoine Paul Pisani (1852-1933) parti en mission en Orient. François Cadic y a alors pour collègue l'abbé Jean-Pierre Rousselot (1846-1924), phonéticien, spécialiste des patois, dont il devient l'ami et qui lui fait part de ses recherches, de ses découvertes² : il est

2. « Il nous souvient, écrit François Cadic à la mort de ce dernier, d'une promenade que nous faisons ensemble au jardin du Luxembourg, à l'époque où les hostilités sévissaient avec le plus de fureur. Nous causions phonétique, et il nous disait avec mélancolie : voyez-vous l'abbé, il n'y a que votre Bretagne qui me désole. Je suis arrivé à localiser au canton près, l'origine de tout français qui parle devant moi, mais pour les Bretons je n'aboutis à rien, car je ne connais pas leur langue. » (*La Paroisse bretonne de Paris*, décembre 1924, « nécrologies », p. 8). Ordonné

notamment l'inventeur de divers appareils enregistreurs et l'on peut simplement regretter que François Cadic n'ait pas profité des compétences techniques de ce dernier pour enregistrer certains de ses chanteurs.

Le « recteur » des Bretons de Paris

Au moment d'assurer cet intérim, François Cadic a déjà créé la Paroisse bretonne de Paris, une œuvre destinée à venir en aide aux Bretons de la capitale. Nul doute que la liberté de ton qui est de mise à l'Institut catholique au début de ces années 1890, confortée par l'encyclique *Rerum novarum* du pape Léon XIII (1891), influence de façon décisive les choix du jeune prêtre : il adopte les idées défendues par l'abbé Lemire (1853-1928) qui, élu député en 1893, est devenu le porte-drapeau de la démocratie chrétienne. Au cours du congrès ecclésiastique de Reims auquel il assiste en 1896 et dont il est l'une des chevilles ouvrières, François Cadic entend le député du Nord développer des idées que lui-même trouve bientôt à mettre en pratique. À Paris, François Cadic a en effet découvert la situation des Bretons qui de plus en plus nombreux quittent leur région natale espérant une vie meilleure. Le jeune prêtre décide donc de « s'engager » comme on dirait aujourd'hui et de se mettre au service des « parias » que sont alors, selon lui, ses compatriotes immigrés à Paris.

En mai 1897, François Cadic conçoit le projet d'une « Famille bretonne de Paris » qui prend bientôt le nom de « Paroisse bretonne de Paris ». Son principal objectif est d'aider les ouvriers et les domestiques dans leur recherche d'emploi, en les mettant en relation avec des employeurs offrant toutes les garanties. Peu à peu toute une série de services sont mis en place qui, correspondant aux besoins des immigrés bretons de la capitale, assurent à la société un succès fulgurant au point de la voir compter, à la veille de la Première Guerre mondiale, plusieurs dizaines de milliers d'adhérents. Dès l'origine, François Cadic accorde beaucoup d'importance au volet culturel de l'œuvre qui trouve notamment place lors des réunions mensuelles qui, sous sa conduite, rassemblent de 500 à 1000 adhérents, voire plus parfois. Lors de ces matinées dont le caractère religieux et éducatif se manifeste par des instructions et des conférences sur des sujets très divers, le côté récréatif n'est jamais négligé : elles s'achèvent invariablement par des contes, des légendes et des chansons. Les membres et sympathisants de la société se produisent par ailleurs lors de concerts destinés à distraire les adhérents et à recueillir des fonds en faveur des plus démunis.

prêtre en 1870, Jean-Pierre Rousselot enseigne la phonétique expérimentale à l'Institut catholique à partir de 1889, puis au Collège de France en 1897. Il est l'un des fondateurs de l'Association de phonétique internationale en 1886 et de la Société des parlers de France en 1893.

L'une des clefs du succès de la Paroisse bretonne de Paris est certainement la création, dès 1899, d'un bulletin de liaison. François Cadic a l'âme d'un journaliste et a d'ailleurs contribué, en 1899, au lancement du journal *Ouest-Éclair* (aujourd'hui le quotidien *Ouest-France*) créé à Rennes sur l'initiative de l'abbé Trochu, toujours dans la mouvance des idées de la démocratie chrétienne. Rien de surprenant alors à ce que François Cadic ait très vite compris que l'un des meilleurs moyens d'établir un lien entre tous les sociétaires de la Paroisse bretonne de Paris était de disposer d'une publication régulière. C'était aussi une bonne manière de faire connaître l'action de la société en Bretagne même. Mais il ne suffit pas de créer un bulletin, encore faut-il l'alimenter : François Cadic va s'y employer pendant 30 ans, d'avril 1899 à avril 1929. Le premier numéro de *La Paroisse bretonne de Paris*, en avril 1899, ne comporte que quatre pages. Très vite le mensuel, de format 21 cm x 27 cm, passe à huit, douze, pour compter jusqu'à 16 pages en mai 1912 avant de revenir à douze en juillet 1916, guerre oblige, et cela jusqu'au dernier numéro. Le bulletin connaît un rapide succès. Dès la fin de 1900 avec ses 1 300 abonnés, il est cité au congrès ecclésiastique de Bourges³ comme le journal paroissial qui compte le plus d'abonnés en France. En 1914, ils sont plusieurs dizaines de milliers à recevoir le bulletin. Il faut toutefois préciser que l'abonnement est alors obligatoire pour tout adhérent de la Paroisse bretonne de Paris.

Au fil des trente années, le contenu du bulletin ne varie pas sensiblement. Son rôle premier est, bien entendu, de renseigner les adhérents sur les activités de la société : c'est un guide pratique qui donne les rendez-vous à venir et rend compte des nombreuses réunions, conférences, concerts, ventes de charité, etc. C'est en quelque sorte un bilan, mois par mois, du travail accompli, chiffres à l'appui... Il s'agit encore d'attirer l'attention des abonnés de Bretagne (dont de très nombreux prêtres) sur les conditions de vie des Bretons dans la capitale pour qu'ils puissent mieux guider, conseiller... et dissuader si possible les candidats au départ.

Mais dès l'origine, et c'est ce qui nous intéresse ici, chaque numéro de *La Paroisse bretonne de Paris*, ou presque, propose un chant populaire, un conte ou une légende. Après avoir commencé à publier des documents communiqués par des amis, François Cadic confie au bulletin le résultat de sa propre collecte et, à la veille de la Première Guerre mondiale, il a déjà fait paraître près de 150 contes et légendes et 120 chansons. Au total ce sont environ 200 contes et récits légendaires qui seront ainsi publiés au fil des numéros et autant de chants, accompagnés le plus souvent de

3. Le congrès, qui se tient du 10 au 13 septembre sous la présidence effective de l'abbé Lemire, a justement pour thème le « journal paroissial » et les « œuvres provinciales ».

leur mélodie ; car si lui-même ne semble pas avoir les compétences nécessaires pour noter les airs, il fait appel à des amis qui peuvent s'en charger⁴.

Le folklore entre science et apostolat

À en croire son ami l'abbé Joseph Le Bayon⁵, c'est au cours des années 1880, quand il venait passer la majeure partie de ses vacances à Pluvigner chez son frère Mathurin qui y est recteur, que François Cadic aurait commencé ses collectes. Il est, effectivement, une série de chansons qu'il dit avoir recueillies à Pluvigner, sans plus d'indications, et certaines informations qu'il donne plus tard en introduction à ces chansons laissent supposer qu'il a en effet bien engagé des collectes dès cette époque⁶. C'est alors, semble-t-il, qu'il interroge le père (Le) Mé(i)tour, un tailleur de Noyal-Pontivy, dont le curieux répertoire avait déjà attiré l'attention d'un autre collecteur, l'abbé Jean-Mathurin Cadic (1843-1917), l'un des premiers à recueillir des chants en langue vannetaise et à les publier dès 1888 dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, puis dans la *Revue morbihannaise* fondée en 1891. François Cadic fut-il influencé par ce cousin de vingt ans son aîné ? L'accompagna-t-il dans ses collectes ? Il y aurait probablement fait allusion, car il fait part, à plusieurs reprises, de son admiration pour celui dont, à sa mort en 1917, il héritera les cahiers de collecte.

Mais c'est curieusement à un autre prêtre qu'il fait remonter sa vocation et l'on est quelque peu surpris d'apprendre qu'il s'agit de l'abbé Adolphe Duparc (1857-1946), qui fut son professeur à Sainte-Anne d'Auray. En 1908, au moment où ce dernier devient évêque de Quimper et de Léon, François Cadic écrit en effet :

Monseigneur Duparc n'est pas seulement un Breton qui parle sa langue maternelle, c'est un Breton qui aime son pays et sait le faire aimer. Étant plus jeune, il l'a parcouru en grande partie à pied, mais spécialement le Morbihan et dans le Finistère, glanant d'ici de là histoires, traditions et chansons. Il en a inculqué

-
4. Les contes et légendes, *L'Histoire populaire de la chouannerie* et différents écrits concernant les traditions populaires ont été publiés par Fañch Postic dans la collection « Les œuvres de François Cadic » coéditée par les Presses universitaires de Rennes et les éditions Terre de Brume. Huit volumes sont parus depuis 1997. En 2010, les chants réunis par François Cadic ont été publiés dans *Chansons populaires de Bretagne publiées dans La Paroisse Bretonne de Paris (1899-1929)*, volume coédité par le CRBC, l'association Dastum (Rennes) et les Presses universitaires de Rennes, constituant le premier numéro de la collection « Patrimoine oral de Bretagne ».
 5. L'abbé Le Bayon (1876-1935) est l'un des fondateurs d'un théâtre en langue vannetaise qui a connu un réel succès populaire.
 6. Dans abbé Jean Le Moing, *L'Abbé François Cadic Directeur de la Paroisse Bretonne de Paris*, 1930, p. 18.

le culte à ses élèves et si dans la suite de la vie, celui qui écrit ici a pu entreprendre quelque chose en faveur de ses compatriotes exilés, c'est peut-être parce que son ancien professeur avait orienté son esprit de ce côté.⁷

C'est là, semble-t-il, une facette totalement méconnue de M^{gr} Duparc qui nous conduirait à le faire figurer au nombre de nos prêtres collecteurs. Ce serait donc à son exemple que François Cadic se serait lancé à son tour sur les routes bretonnes :

Déjà curieux de traditions bretonnes, écrit en effet l'abbé Le Moing, il observe, il interroge et il note. Un bâton à la main, seul ou avec un condisciple, l'abbé Le Blay, de Sainte-Anne, il s'en va durant ses vacances de paroisse en paroisse, parcourant ainsi toute la Bretagne, usant chaque année, dit-il, une paire de souliers, perdant même, l'année de sa philosophie, un talon sur les routes du Finistère. Il meuble de souvenirs sa mémoire étonnamment fidèle ; ce qui lui permettra de faire revivre plus tard, avec une exacte fraîcheur, les divers milieux où il place ses récits.⁸

En cette fin de XIX^e siècle, François Cadic n'a guère à s'employer pour trouver des chanteurs et des conteurs. Il en est parmi ses proches : ses propres sœurs Anna et Philomène lui livrent nombre de chants et de contes ainsi que son beau-frère, Mathurin Le Moing, dont il fera même le type du paysan breton et dont la ferme est encore, à la fin du XIX^e siècle, le cadre habituel de veillées. C'est aussi la couturière qui habitait à l'étage au-dessous de la pièce où François Cadic faisait ses devoirs quand il était élève à l'école primaire de Pontivy et qui, dira-t-il plus tard, « chantait comme un “prix de conservatoire”, en puisant dans un répertoire qui semblait intarissable ». C'est sans doute à elle que l'on doit quelques-unes des chansons qu'il fait paraître en 1894 dans la revue *Mélusine*.

À Paris, François Cadic aurait pu – et même logiquement dû – poursuivre dans cette voie du folklore, continuer sa collaboration à la revue *Mélusine* dirigée par un Henri Gaidoz dont il suit l'enseignement à l'École pratique des hautes études ou, comme nombre d'autres folkloristes, publier dans la *Revue des traditions populaires*, créée en 1886 sur l'initiative de Paul Sébillot, dont le propre fils, Paul-Yves⁹, fréquente assidûment

7. *La Paroisse bretonne de Paris*, janvier 1908, p. 2

8. Abbé Jean Le Moing, *op. cit.*, p. 4.

9. Yves Sébillot participe activement aux activités culturelles de la Paroisse bretonne de Paris dans les années 1903-1904. Dans le bulletin il publie plusieurs poésies et même, en mars 1904, une légende intitulée « Le Dolmen des Corrigans ». Le 20 février 1904, il fait une conférence devant ses amis étudiants de la Paroisse

la Paroisse bretonne au tout début du xx^e siècle au sein d'un groupe d'étudiants bretonnants. Il aurait pu également collaborer à la *Revue morbihannaise*, créée en 1891, qui publie chants et contes des abbés Jean-Mathurin Cadic, Pierre-Marie Lavenot et Max Nicol, etc.

Mais, comme il s'est dissocié des œuvres sociales existantes en décidant de créer la Paroisse bretonne de Paris, il se démarque également des collecteurs qui l'ont précédé et dont il connaît pourtant les travaux. Il y fait d'ailleurs volontiers référence, de La Villemarqué dont il n'hésite pas à critiquer la méthode, à Anatole Le Braz pour lequel il manifeste une grande admiration, et dont il ne sera pas peu fier en 1914 de publier une lettre fort élogieuse en ouverture de son volume des *Contes et légendes de Bretagne*.

Recueillir une culture orale pour la maintenir vivante

Mais le but de François Cadic n'est pas de faire œuvre « scientifique ». Il se méfie même des publications réservées à quelques initiés :

Il en est de notre pays comme des prairies grasses qui, aux premiers souffles printaniers, se couvrent de fleurs multicolores. Ces fleurs, qui donc songeait à les cueillir ? Quelques érudits, quelques revues hors de prix, inconnues de la masse. Et pourtant la chanson n'est-elle pas l'expression de l'âme de notre race ? Ne nous dit-elle pas comment les nôtres, ceux de là-bas, ont su rire et pleurer, combattre et aimer ? S'il ne tient qu'à nous désormais, elle ne sera plus traitée comme une déguenillée réduite à cheminer par les chemins, sans asile et sans protection. Chanson de Haute ou de Basse Bretagne, la Paroisse Bretonne t'ouvre dès maintenant ses colonnes. Sois la bienvenue, fille de notre rang.¹⁰

C'est par cette déclaration, qui explique sans doute le caractère éphémère de sa collaboration à la revue *Mélusine*, que François Cadic ouvre, dans le bulletin de *La Paroisse bretonne de Paris* de septembre 1899, la publication de ses « Chansons populaires de Bretagne ». Pour lui, il est donc clair que la collecte ne saurait être une fin en soi. S'il recueille et publie contes ou chansons c'est, dirions-nous aujourd'hui, dans une perspective revivaliste :

bretonne de Paris sur l'histoire de la Bretagne, dont il donne le résumé dans le bulletin de mars 1904.

10. *La Paroisse bretonne de Paris*, septembre 1899, « Chansons populaires de Bretagne », p. 4.

Notre bulletin, qui est déjà répandu un peu partout, sera, écrit-il dans le même article introductif aux chansons, le porte-parole destiné à enseigner aux quatre coins de notre province les chansons bretonnes. Que chacun les apprenne, que chacun les propage autour de lui ; elles contribueront à faire aimer davantage la Bretagne à nos compatriotes et à modérer le mouvement d'émigration. [...] « La langue, écrit-il encore, est menacée et avec elle la chanson, la légende et la tradition. Le jour où tout cela disparaîtra, adieu Bretagne, douce poésie, enchantement, nous aurons mis notre mère au tombeau et notre âme portera le deuil de notre nationalité. Efforçons-nous d'empêcher pareil malheur. Nous, les Bretons de Paris, nous ferons ce qui dépendra de nous. Notre journal est ouvert aux chansons et aux légendes qu'on voudra bien nous envoyer de là-bas ; dans nos réunions, nous chanterons nos airs nationaux, nous en composerons des recueils que nous répandrons partout. Aux Bretons de Bretagne de se ranimer à leur tour. Pourquoi ceux qui ont la charge d'élever les enfants ne les enseigneraient-ils pas à leurs élèves aux heures de récréation ? Ce serait le moyen de former des hommes pénétrés de l'esprit breton.¹¹

Les chansons, les contes et les légendes sont donc bien d'abord des outils au service du prêtre qui en dégage au besoin la valeur édifiante, moralisatrice. « Restez chez vous », clame ainsi la toute première chanson publiée dans *La Paroisse bretonne de Paris*, parue dans le second numéro en mai 1899. « Bretonnes, restez chez vous ! / *Fantik chomit en ho pro !* » répète en septembre 1903 l'abbé François Le May (1852-1916) dans une composition que François Cadic dédie aux « imprudentes que travaille l'amour des voyages et de l'inconnu, [et qui] s'apprêtent à dire adieu au pays et à partir pour la grande ville. » De même le conte « Ne quittez pas votre village », publié dans le bulletin de juin 1909¹², apparaît-il comme une parfaite illustration des dangers de l'émigration et, dans ce contexte, la conclusion du chat prend une tout autre résonance : « Croyez-moi, mes petits, on ne profite guère à courir le monde ; c'est encore chez soi que l'on est le mieux. Ne quittez jamais votre village ! » On pourrait multiplier les exemples.

Conservé, voire rétabli le lien entre les Bretons de Paris et leur culture orale d'origine, c'est d'abord un bon moyen d'éviter chez eux les méfaits d'un trop grand déracinement et, par conséquent, de maintenir les principes religieux fondamentaux. Comme l'a souligné à juste titre M^{gr} Duparc au moment de la mort de François Cadic : « les vieux cantiques,

11. *La Paroisse bretonne de Paris, id.*, p. 7.

12. Version du conte type international Aa-Th 130, « Les Animaux en voyage ».

les chants populaires, l'histoire locale étaient pour lui des moyens d'apostolat qui reconfortaient ses fidèles bretons.¹³ »

Pour François Cadic, le public visé n'est pas celui des spécialistes de la littérature orale, ce n'est également pas ou plus celui qui portait ou porte encore les chants, les contes ou les légendes. S'adressant d'abord aux émigrés bretons de Paris, et à leurs enfants qui, nés dans la capitale, ne sont parfois jamais allés en Bretagne, les publications appellent inévitablement des ajouts, des commentaires, des notes, des explications. Il convient de décrire les lieux qui servent de cadre au récit, de donner des précisions sur les caractéristiques des personnages que les lecteurs n'ont pas ou plus à l'esprit : c'est pourquoi, à partir de 1914, des « commentaires explicatifs » accompagnent les contes et légendes réunis en volumes thématiques¹⁴.

En l'absence des manuscrits, on ne sait en définitive que peu de chose des méthodes de collecte de François Cadic et l'approche critique des matériaux recueillis est d'autant plus délicate que les sources auxquelles il s'est adressé sont diverses : « Nombreux, écrit-il, ont été les ouvriers qui m'ont aidé à rassembler ma gerbe. Je me suis adressé à quiconque pouvait m'être utile, aux petites gens d'abord et au besoin aux personnes de condition plus élevée.¹⁵ »

S'il a lui-même profité de ses vacances estivales dans sa famille pour effectuer des collectes auprès d'informateurs dont il nous livre les noms, les tailleurs Louis Guilloux, Méliau Le Cam, Mathurin Guilleray, le mendiant Jean-Marie Bourlot... et dont il nous dresse parfois un bref portrait où il leur témoigne son affection, il fait aussi appel à divers collaborateurs lettrés. Il contacte notamment de nombreux prêtres parmi lesquels il en est qui répondent à des sollicitations amicales et répétées par des matériaux très arrangés, voire de leur crû. « Le brave oncle nous tannait tellement tous pour avoir des contes, qu'il fallait bien lui en trouver », avouera l'abbé Le Moing à Yves Le Diberder. On ne relève ainsi pas moins d'une quarantaine de contes et de légendes attribués, sans plus de précision, à « une religieuse de Kermaria », nom du village près de Locminé où se trouve la maison mère des Filles de Jésus. Les précisions qu'apporte l'abbé Jean Le Moing à Paul Delarue sont révélatrices : la maîtresse des novices leur demandait, comme devoir de français, de noter par écrit un conte ou une

13. « Extrait d'une lettre de Monseigneur Duparc, évêque de Quimper et de Léon à Monsieur le député Cadic », lettre du 28 juillet 1929, publiée par Jean Le Moing, *op. cit.*, p. 14.

14. Fañch Postic, « Écrire le non-dit », dans *Port Acadie* 16-17, automne 2009-printemps 2010, p. 115-122.

15. *Contes et légendes de Bretagne*, 1914, préface, p. VIII.

légende qu'elles avaient entendu dans leur enfance¹⁶. Mais la situation se complique quelque peu lorsque l'on sait que la « maîtresse » en question est sœur Marie Louise de la Conception, chargée des cours supérieurs à la maison mère de Kermaria. Marie Louise Bardouil (1851-1920) est la fille d'un bourrelier d'Hennebont dont François Cadic nous dit par ailleurs qu'elle avait elle-même un répertoire bien fourni de contes et de légendes qui lui venaient de sa famille. Alors quelle part revient à la maîtresse, quelle part aux élèves ?

Sans insister sur l'évidente autocensure que devaient pratiquer les chanteurs et conteurs devant un prêtre, ou sur celle de François Cadic lui-même, au moment de livrer au public des récits qu'il destine tout particulièrement à la jeunesse, la collecte de François Cadic n'est donc pas sans poser de problème. À défaut d'une fidélité absolue, notamment dans l'édition des contes, qui au point de vue où il se situe n'a pas de sens pour lui, François Cadic s'attache à garder l'esprit des conteurs et dans certains contes on reconnaît bien, par exemple, la substance des formules finales habituelles des conteurs.

Ayant lui-même baigné pendant toute son enfance et sa jeunesse dans une société rurale dont il s'est préoccupé par la suite de recueillir la culture orale, il a été capable, grâce à ses qualités d'écrivain, de journaliste, de restituer au-delà des simples récits que sont les contes et les légendes, tout un contexte qui, passant par la description des paysages, des personnages, par des commentaires, permet de les éclairer. Il rejoint là un certain Anatole Le Braz qui lui sert finalement d'exemple. S'il est donc clair que François Cadic a fait un important travail d'écriture dans la mise en forme d'une matière orale, c'est aussi ce qui, paradoxalement, fait sans doute que ses contes ont été appréciés par le public de son époque et qu'ils le sont encore aujourd'hui.

L'absence d'objectif scientifique de François Cadic apparaît même paradoxalement comme une chance aux yeux de Paul Delarue :

Il est exact, écrit en effet Paul Delarue à Yves Le Diberder le 1^{er} février 1950, que François Cadic ne savait rien de la littérature des contes : heureusement ! car il n'a pas eu la tentation de compléter ou d'enrichir ses versions en utilisant d'autres collections où figurent les mêmes thèmes... L'ensemble de sa collecte reste très intéressant, si on sait en éliminer les récits suspects et discerner les apports personnels amenés par un sentiment de décence ou de moralité.¹⁷

16. Propos de l'abbé Le Moing rapportés par Yves Le Diberder dans une lettre à Paul Delarue en date du 23 janvier 1950, MUCEM, fonds Delarue.

17. Fonds Le Diberder, Archives départementales du Morbihan.

Et le spécialiste du conte populaire français de considérer que la collecte de contes de François Cadic est la plus importante de Basse-Bretagne après celle de François-Marie Luzel au point de lui consacrer l'un des volumes de la collection « les contes merveilleux des provinces de France » qu'il dirige chez Érasme à Paris : Achille Millien, Antonin Perbosc, Ariane de Félice, Geneviève Massignon ou Charles Joisten... le prêtre breton s'y retrouve en belle compagnie.

De la même façon, François Cadic a conservé la langue bretonne de ses chansons dans son oralité brute, maintenant çà et là d'apparentes imperfections au regard de la grammaire bretonne que d'autres auraient sans doute corrigées lors de la transcription, à l'image de certains manquements à la règle de mutation de la lettre initiale. La conservation de mots ou de tournures locales se révèle aujourd'hui précieuse pour la connaissance des particularités du parler de la région de Pontivy.

Cela ne peut que conforter les regrets de ne pouvoir disposer des archives de l'abbé Cadic, d'autant plus qu'il avait en sa possession nombre de cahiers de contes et de chansons qui lui avaient été confiés notamment par des amis prêtres. Il est malheureusement probable que, tuberculose oblige, le tout ait été détruit pour éviter les risques de contagion.